



# le Combat d'une MÈRE

*Roman*

**Daniel DELOGET**

*Extrait...*

À peine eus-je eu le temps de répondre à cette inconnue, que huit gendarmes pénétrèrent de force, me bousculant au passage, dans notre maison située à l'époque à Ferrette, dans le Sundgau, une région du sud alsacien, proche des frontières suisse et allemande.

— Où sont leurs chambres ? exigea la mandatée de la DDASS.

— À l'étage, à côté de la nôtre, comme dans beaucoup de maisons.

Cette réponse me parut somme toute banale, mais que me voulait cette Catherine Vidalet ?

— Messieurs, faites votre devoir ! ordonna-t-elle aux brigadiers.

— Leur devoir, quel devoir ? demandai-je.

— À compter de ce jour, nous ne vous laissons plus vos enfants, considérés en danger. Nous les confions provisoirement aux bons soins d'une institution d'accueil, en attendant la décision définitive du JAF. Décision qui suivra celles convenues lors de vos procès.

— Des procès ? Pourquoi ? Et mes enfants ? Vous m'enlevez mes enfants ? Mais pourquoi ?

— Vous savez très bien pourquoi, ne faites pas comme si vous n'étiez au courant de rien.

— Non ! Je vous assure, mais, vous n'avez pas le droit ! criai-je en tentant de m'opposer à cet enlèvement.

— Il fallait y réfléchir avant, c'est désormais trop tard, affirma la représentante de la DASS, convaincue de sa position.

— Je n'ai rien commis de mal, c'est lui le coupable, pas moi ! avouai-je désespérément, sans me rendre compte de la portée de mes paroles.

— Non, laissez-moi mes enfants ! hurlai-je en les voyant vêtus de leur seul pyjama, dévalant les escaliers tout en pleurant, poussés par les gendarmes.

— Maman ! crièrent en chœur mes petites dernières, Cindy et Josy, en me tendant leurs petits bras, elles qui venaient dans la joie, de souffler la veille leurs trois bougies.

— Ne pleurez pas mes amours, maman viendra bientôt vous chercher, criai-je au bord des larmes.

J'espérai au plus profond de mon être que ce mensonge deviendrait réalité.

— Je veux rester avec maman, supplia l'un des jumeaux aînés, Anton, qui à cinq ans ne comprenait rien à cette stupide situation, tout comme son frère William.

— Pourquoi venez-vous nous chercher ? quâta-t-il innocemment aux hommes présents. S'il te plaît maman, ne les laisse pas nous emmener. Nous serons sages.

Tant de tourments pour ces pauvres petites âmes innocentes. Je tentai de prendre mes quatre chérubins dans mes bras, en vain. L'horrible panthère à lunettes que m'avait envoyée la DASS s'interposa.

— Inutile madame.

Elle se tourna vers Anton, et d'une voix faussement aimable, ajouta.

— C'est une histoire d'adultes, tu n'y es pour rien mon pauvre petit, là où vous allez, vous serez mieux, tu verras.

Puis elle s'adressa aux forces de l'ordre.

— Allez messieurs, plus vite ce sera fait, mieux cela vaudra. Ne perdons pas notre temps avec des gens comme ça !

— Des gens comme ça ? Que voulez-vous dire ? Comment pouvez-vous prétendre que des enfants seraient mieux qu'avec leurs parents ?

— Inutile d'y revenir, vous connaissez parfaitement la raison qui m'a amenée à cette éventualité. Vous venez même de déclarer que, je cite : « c'était lui le responsable », en parlant de votre mari je suppose.

— Maman vous a fait du mal ? quâmanda William. Parce qu'avec nous, elle est très gentille.

Ces paroles innocentes me touchèrent profondément et m'attristèrent. En un instant je fondis en larmes. À la vue de ce chagrin, mes quatre petits chéris se débattirent pour se précipiter vers moi et tenter de me protéger en m'entourant de leurs bras.

— Allez les enfants, il est temps de quitter vos parents, insista la fameuse Catherine Vidalet, la traîtresse.

— En avez-vous ? demandai-je entre deux éclats de sanglots.

Elle me fixa longuement.

— Non, mais si j'en avais, je les élèverais certainement mieux que vous.

— Mes enfants sont bien élevés chère madame, m'offusquai-je. Ils ont de bonnes notes à l'école et reçoivent une bonne éducation.

— Tenez-vous vraiment à ce qu'ils entendent la véritable version des faits ?

C'est cet instant que Christian, mon mari et leur père choisit pour enfin émerger de la chambre.

— Hé ! Que se passe-t-il encore ? Pas moyen de dormir. Qui est cette pétasse ? Pourquoi tout ce vacarme dès le matin ? ajouta-t-il.

— Ils nous enlèvent nos enfants ! criai-je.

Christian crut bon de s'interposer par la force en donnant des coups de poing aux brigadiers, ce qui n'arrangea pas les accusations déjà importantes d'après cette dame. Bras dans le dos, menottes aux poignets, il fut conduit immédiatement et sans ménagement à une des estafettes de gendarmerie, puis emmené aussitôt au poste le plus proche.

Mes quatre enfants pleurèrent à l'idée d'être séparés de moi. J'entendis leurs appels au secours.

— Maman ! Maman, je veux ma maman ! ne cessa de répéter William.

Le visage collé à la fenêtre, je vis disparaître mes petits anges agrippés à la vitre arrière de la voiture, sans que je ne puisse réagir. Mais qu'avais-je fait pour mériter cela ? Je vivais paisiblement en famille, avec un bon mari, homme d'affaires. Je ne me posais aucune question sur la vie aisée que nous menions.

**Retrouvez « Le Combat d'une Mère » sur**  
<https://libre2lire.fr/livres/le-combat-dune-mere/>

ISBN Papier : 978-2-38157-164-5  
ISBN Numérique : 978-2-38157-165-2

188 pages – 16.00 €

Dépôt légal : Mai 2021

© Libre2Lire, 2021

